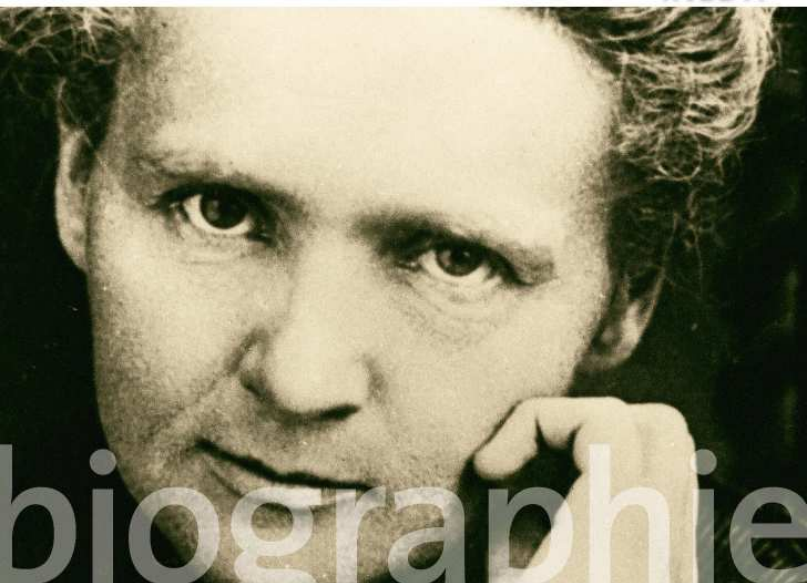


Marie Curie

par Janine Trotereau

INÉDIT



biographie



 folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Marie Curie

par

Janine Trotereau

Gallimard

Janine Trotereau est journaliste et historienne, auteur d'ouvrages relevant de l'histoire (*La France en 10 000 photos*, Solar, 1999 ; présentation des *Fables de La Fontaine*, Tana, 2001) ; de l'architecture (*La Turquie vue d'en haut*, avec Yann Arthus-Bertrand, La Martinière, 1998 ; *La Vie rêvée à Paris*, Solar, 2001) ; du tourisme et de la gastronomie (*La Bretagne, entre mer et mystère*, Minerva, 2005) ; des traditions populaires (*Symboles et pratiques rituelles dans la maison paysanne traditionnelle*, avec Hervé Fillipetti, Berger-Levrault, 1979). Elle a publié en 2008 un titre consacré à Pasteur, dans la collection « Folio biographies ».

Avant-propos

Marie Curie est certainement la scientifique la plus illustre du monde. En France, elle est regardée depuis longtemps comme une véritable icône nationale, la femme préférée des Français au dire de nombreux sondages, qui voient en elle une héroïne de la science entièrement dévouée à ses recherches, frêle silhouette aux cheveux blancs mousseux serrés en chignon, toute vêtue de noir, une femme moderne penchée sur des éprouvettes dans un hangar insalubre d'un autre âge et grâce à qui l'on a pu faire de grandes avancées dans la guérison des cancers. En bref, une bienfaitrice de l'humanité.

On lui a rendu hommage en donnant à des rues, des lycées, des écoles, des universités, son nom généralement associé à celui de son époux, Pierre, disparu prématurément trois ans après qu'ils ont reçu, ensemble, le prix Nobel de physique pour leur découverte du radium. Et cette mort tragique d'un compagnon de vie et de recherches au crâne fracassé, brillant scientifique fauché dans la fleur de l'âge, renforce encore l'image d'une femme stoïque, au deuil éternel, sorte de sainte laïque, de Vierge

de la science, libre, seule contre tous, entièrement consacrée à son grand œuvre, la radioactivité.

Et cela d'autant plus que la célèbre « baraque en bois » qui lui servit à ses débuts de laboratoire, éternellement décrite dans les gazettes de l'époque avec force détails sordides, a contribué à faire d'elle une sorte d'humble Cosette, de victime de la science face aux Thénardier de la physique et de la chimie de son temps. Mais, également, une figure de femme d'une rare intelligence qui, à force de volonté et de travail, a remarquablement réussi à s'imposer dans un monde d'hommes, ce qui fait d'elle, de nos jours encore, un modèle de vie pour de nombreuses féministes.

Première à l'agrégation de physique, première femme docteur ès sciences, première lauréate féminine de la médaille Davy, premier prix Nobel féminin, première nobélisée aussi à l'avoir reçu deux fois, première femme professeur à l'École normale supérieure de Sèvres, première femme à avoir enseigné à la Sorbonne et première femme membre de l'Institut en entrant à l'Académie de médecine en 1922, elle fut première en tout. Comme une parfaite bonne élève. Une légende à elle toute seule.

Elle est même devenue une véritable étoile hollywoodienne lors d'une tournée triomphale de collecte de fonds aux États-Unis, organisée en 1921 avec l'appui de tous les médias, pour rapporter en France un gramme de radium, offert par les femmes américaines à l'exceptionnelle savante française démunie de tout. Image starifiée renforcée par le film pour le moins mélodramatique — néanmoins sobrement intitulé *Madame*

Curie —, réalisé par Mervyn LeRoy en 1943, où elle apparaît sous les traits de Greer Garson aux côtés de Walter Pidgeon en Pierre Curie. Il a sans conteste participé à sa formidable notoriété outre-Atlantique.

Sous cette avalanche de clichés qui pourtant n'en sont pas et derrière son masque d'impassibilité, on en oublie presque que Marie Curie fut aussi une jeune fille. Qu'elle a aimé jouer aux charades, danser aux bals, rire, faire la fête, plaisanter, chanter, participer à de folles courses en traîneaux, qu'elle fut amoureuse, sœur aimante, mère de famille attentive aux progrès de ses enfants, qu'elle était polonaise d'origine — née Marya Salomea Skłodowska — et indéfectiblement attachée à son pays natal. Qu'elle était assez peu soucieuse de revendications féministes — elle aurait pu faire sienne l'affirmation de Marguerite Durand la concernant : « La science n'a pas de sexe^{1*} » — mais plutôt attentive à la réussite de ses étudiantes dont elle a constamment soutenu les carrières. Qu'elle était sensible, timide, énergique, vulnérable, passionnée, inventive, dépressive, tenace, désintéressée, têtue, secrète, débrouillarde. Qu'elle aimait cultiver les roses. Qu'elle était peu encline à soigner une popularité qu'elle n'avait pas recherchée. Qu'elle était sportive dans un temps où les femmes ne l'étaient guère — ce n'était à l'époque ni très féminin ni de très bon genre de pratiquer la natation, de ramer ou de monter à bicyclette. Qu'elle était très attachée à sa famille et d'une fidélité sans faille à ses

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume p. 338.

amis. Qu'elle n'était pas bonne cuisinière mais se plaisait à faire des confitures. Qu'elle savait parfaitement coudre et aimait à travailler de ses mains.

De manière paradoxale, Marie Curie doit sa grande popularité à la presse de son temps. Non que celle-ci, très puissante alors, en ait fait une madone et ait porté un intérêt particulier à ses recherches. Bien au contraire. Elle l'a vilipendée et même traînée dans la boue lors de campagnes de dénigrement d'une incroyable ampleur à la une des journaux. Dans de sordides relents d'antisémitisme et de xénophobie, de cléricisme et d'antiféminisme.

C'est qu'elle eut l'effronterie de se porter candidate à l'Académie des sciences, elle, une femme dans un monde exclusivement masculin ! Les éditorialistes se déchirèrent sur le sujet, Église contre République, Français de souche contre Français d'origine étrangère, antidreyfusards contre dreyfusards... Elle n'entrera jamais dans cet antre de la Science, du machisme et de la misogynie, en dépit de sa découverte du polonium et du radium, et de ses deux prix Nobel, l'un de physique, l'autre de chimie !

Et, plus machiavélique encore, elle osa braver le conformisme ambiant, la morale bourgeoise, en ayant, elle, veuve et étrangère, une liaison avec un homme marié ! Une intolérable croqueuse d'hommes venue du fond de l'Europe détruire un foyer français et voler son mari à une admirable mère de famille, vocifèrent les journaux à scandale du temps.

Cependant, sans ces campagnes répugnantes,

ignominieuses, d'une brutalité inouïe, sa gloire n'aurait sans doute guère dépassé les limites d'un milieu scientifique restreint, seul à même de comprendre l'importance de ses découvertes, même en comptant avec l'enthousiasme suscité par ses prix Nobel. Elle en fut tout à la fois la victime et la vedette et elles contribuèrent, à son corps défendant, à sa célébrité jusque dans les plus humbles chaumières françaises et européennes.

À présent que les clameurs nauséabondes se sont définitivement tues, que les plus acharnés de ses détracteurs ont sombré dans un anonymat dont ils n'auraient jamais dû sortir, c'est la légende dorée qui marque notre mémoire collective. Celle de la pionnière, de la prestigieuse scientifique, du héros national entré au Panthéon par la volonté d'un président de la République, mais qui demeure pour beaucoup, au-delà du mythe, une bien mystérieuse petite dame en noir.

Les années polonaises (1867-1884)

Nous sommes le 7 novembre 1867 à Varshav, dans cette cité au nom russe qui fut Warszava, capitale d'une Pologne actuellement démantelée et vivant sous la botte tsariste. La Pologne n'est plus aujourd'hui en effet qu'une utopie, le pays étant, depuis 1797, écartelé entre Empire russe, Empire austro-hongrois et Prusse, une idée romantique chère aux intellectuels que d'aucuns ont cherché à matérialiser par une insurrection, durement réprimée, qui a bouleversé tout le pays, il y a seulement quatre ans.

À quelques pas de la Vistule, au cœur de la vieille ville, une petite fille naît au premier étage de l'école du 16 rue Freta, dans l'appartement de fonction de la directrice. Cette enseignante, Bronislawa Boguska, mariée à Wladyslaw Sklodowski depuis 1860, a déjà mis au monde ici quatre enfants. Trois filles, Zofia en 1862, Bronislawa, en 1865, Helena en 1866, et un garçon, Jozef, en 1863. La petite dernière est appelée Marya Salomea, Marya, du nom de sa grand-mère maternelle, Salomea étant le prénom de sa grand-mère paternelle. Bientôt, elle ne sera plus pour sa famille que Mania ou Maniu-

sia, de même que Zofia est Zosia, Jozef Jozio, Bronislawa Bronia, et Helena Hela. Jusqu'à la fin, la petite fratrie aux naissances si rapprochées — cinq enfants en cinq ans — restera toujours très liée.

Bronislawa et Wladyslaw sont issus de la *szlachta*, la petite noblesse terrienne, désargentée * —, et ont fait des études. Bronislawa, qui est une catholique convaincue et pratiquante, a poursuivi sa scolarité en polonais — avant l'insurrection de 1863 — dans l'école privée, peut-être la meilleure de la ville, dont elle est devenue professeur avant d'en être nommée directrice, à vingt ans. Elle y accueille les jeunes filles des plus honorables familles varsoviennes. Comme toutes les femmes de son milieu, elle est indépendante, selon une tradition qui fait ici de la femme la gestionnaire de son bien et l'égale des hommes en matière d'héritage. Il lui en coûte sans doute de devoir être devenue moins libre après son mariage.

Elle écrit à son amie Eleanor Kurchanowicz, la marraine de Zosia, et ancienne directrice de l'école à laquelle elle a succédé :

Ne croyez pas que je sois fatiguée de Wladyslaw, non je l'aime chaque jour davantage [...]. Mais je dois avouer qu'il ne me déplairait pas de redevenir mademoiselle Boguska, à présent que je vois combien la vie de femme mariée est astreignante^{1**}.

Wladyslaw, quant à lui, sceptique en matière religieuse, est passé par l'université de Saint-Péters-

* Avec l'affranchissement des serfs en 1861 par le tsar Alexandre II, les petits propriétaires ont perdu une grande partie de leurs revenus.

** Nous avons conservé dans les citations l'orthographe et la graphie d'origine.

bourg pour des études scientifiques — du moins c'est ce qu'affirmeront certains de ses enfants —, l'université de Varsovie ayant été fermée par les autorités russes après l'insurrection de 1830. Puis il est revenu à Varsovie enseigner les mathématiques et la physique. Il n'a pas participé, en 1863, à la longue insurrection contre les Russes — plus d'un an — qui a vu l'un de ses frères, Zdzislaw, blessé dans les combats, obligé de s'exiler en France pour fuir la répression, et son beau-frère Henryk Boguski être déporté pendant quatre ans en Sibérie. Aussi a-t-il trouvé un emploi et enseigne-t-il donc, en russe, qui est par ailleurs la langue de ses études comme de sa nationalité.

On peut se demander pourquoi, à cette époque, les professeurs polonais n'abandonnèrent pas leur poste, puisqu'ils devaient travailler dans des conditions tout à fait inacceptables. La réponse est peut-être la suivante : en dehors de la nécessité de gagner sa vie, il existait chez eux une volonté plus ou moins consciente de poursuivre leur enseignement dans le but de venir en aide à la jeunesse de leur pays, de rester en contact avec elle².

Quelque temps après la naissance de Mania, Wladyslaw Sklodowski est nommé inspecteur et professeur de mathématiques et de physique au gymnase — un lycée de garçons —, de la rue Nowolipki, dans le quartier juif de la ville. Toute la famille est contrainte de déménager, quittant la rue Freta pour s'en aller habiter l'appartement de fonction dévolu au nouveau professeur. Et Mme Sklodowska est bientôt obligée d'abandonner son poste, et son école trop éloignée de son

nouveau logement. Elle se consacrera désormais exclusivement à sa famille. Hela et Mania y font leur première classe, mais il faut également envisager pour elles un établissement plus proche de leur domicile. Et le choisir le plus polonais possible.

Si le russe est obligatoire à l'école et dans toutes les circonstances quotidiennes de la vie, on parle naturellement polonais à la maison et on l'étudie, notamment à travers ses poètes, sous la houlette de Mme Sklodowska. Tant que celle-ci ne sera pas malade.

La petite Mania apprend à lire grâce à sa sœur Bronia qui joue avec elle à l'institutrice, mais l'élève dépasse rapidement son maître. À quatre ans, elle se débrouille déjà bien, au grand regret de ses parents qui n'apprécient guère une trop grande précocité et préféreraient la voir jouer comme les autres enfants de son âge. Mais c'est avec Zosia qu'elle aime passer son temps à écouter les histoires que sa grande sœur, à l'imagination fertile, sait si bien conter, parfois pendant des heures.

Tous les soirs, les cinq enfants ont droit à une séance de gymnastique sous l'autorité souriante de leur père. Car il prône l'exercice physique pour tous, garçons et filles. Le samedi, c'est lui encore qui leur lit de longs extraits d'œuvres littéraires et de poèmes, dont beaucoup sont interdits par le pouvoir tsariste, comme ceux du plus grand des poètes romantiques, Adam Mickiewicz :

Je regarde ma patrie en deuil comme un fils voit son père
attaché à la roue du supplice, je sens les douleurs de toute ma

nation comme une mère sent dans ses entrailles les douleurs de son fruit³.

On lit également les poèmes de Julian Ursyn Niemcewicz qui fut l'un des initiateurs de l'insurrection de 1830 et dont leur mère a recopié une partie des *Chants patriotiques* : « Il nous inculqua la haine des envahisseurs de la Pologne, et plus particulièrement du régime tsariste⁴... », écrira Hela. C'est un père actif qui affectionne aussi les jeux pédagogiques et crée pour ses enfants toute une panoplie de collages, d'images et de formes de bois pour qu'ils s'instruisent de manière ludique, en histoire et en géographie notamment.

Il ne faut pas croire pour autant que les enfants ne savent pas s'amuser, parfois même de façon bruyante en dépit du fait que la chambre de leur mère, souvent alitée, jouxte celle où ils jouent à la guerre ou aux cubes. Mais priorité, il est vrai, est donnée chez eux à l'enseignement.

À l'école, proche de la maison, dirigée par Mme Jadwiga Sikorska, que fréquentent les deux plus jeunes — Hela qui a sept ans et Mania qui en a six sont dans la même classe —, le patriotisme polonais est à l'honneur. Et l'on trompe autant que faire se peut la vigilance des officiels russes en suivant secrètement un programme polonais. Quand l'emploi du temps annonce « études germaniques », la leçon est en fait consacrée à la littérature polonaise. Et les cours de botanique sont en général entièrement dévolus à l'histoire de la Pologne. Dans la langue vernaculaire, bien entendu.

Ce qui donne lieu à toute une mise en scène, à

des habitudes de cachotteries et de secrets bien gardés. Et à une peur latente que ressentent constamment les jeunes élèves et tous les membres de l'établissement, complices de cet enseignement clandestin. La dissimulation se pratique ici, sans répit, au quotidien, comme une seconde nature.

Lorsqu'un inspecteur se présente à la porte de l'école, le portier sonne la petite cloche qui appelle à la récréation, selon un code que tous ici comprennent. La directrice s'avance et conduit l'officiel en classe. Les élèves sont sagement inclinées sur leur ouvrage de couture, la maîtresse donne des explications dans la langue officielle. Aucun livre suspect ne traîne, tous les écrits interdits ont mystérieusement disparu dans le dortoir des internes. Et lorsque monsieur l'inspecteur interroge Mania, la bonne élève, c'est dans un russe impeccable que celle-ci répond : nom des tsars, généalogie impériale, c'est un sans-faute parfait. Et ce n'est qu'une fois l'inspecteur parti que l'enfant éclate en sanglots, humiliée :

J'avais toujours envie de lever mes petits bras en l'air pour repousser ces gens loin de moi, et parfois, je dois l'avouer, j'avais envie de leur sauter au visage et de les griffer, comme un chat sauvage⁵.

Les deux filles bénéficient aussi de cours particuliers donnés par Tupcia — Antonina Tupalska —, un professeur d'arithmétique qui a pris pension chez les Sklodowski et accompagne aussi Hela et Mania à l'école, où elle est institutrice.

En 1873, alors que sa femme est de retour de

cure, Wladyslaw Sklodowski est démis de ses fonctions de sous-inspecteur à l'école de la rue Nowolipki. Il perd par là même son logement de fonction et une partie de ses émoluments. Sans compter ses économies, près de trente mille roubles, qu'il a aventureusement engagées, sur les conseils de son beau-frère, dans une spéculation malheureuse autour de la mise au point d'un moulin à vapeur...

Toute la famille se voit donc obligée de déménager, d'abord place Nowe Miasto, ensuite, tout près du gymnase, rue des Carmélites au coin de la rue Nowolipki, et de partager son nouveau logement avec des pensionnaires, pour améliorer l'ordinaire. Ce sont des étudiants et étudiantes à qui Wladyslaw donne aussi des leçons.

Je garde de cette époque l'impression d'une sorte de ruche où le bruit et l'activité ne cessaient jamais. Lorsque nous rentrions de l'école, nous déjeunions tous ensemble — nous étions une vingtaine environ — avant d'aller étudier. Le moindre recoin de notre appartement était peuplé d'étudiants — non seulement des pensionnaires, mais aussi des élèves qui ne venaient là que pour l'étude. Il y avait d'abord des cours de rattrapage et de soutien scolaire, puis nous faisons nos devoirs. Chaque chambre accueillait plusieurs élèves, certains travaillaient en silence, d'autres récitaient leurs leçons à voix basse, d'autres encore [...] étaient si bruyants qu'il fallait constamment leur demander de parler moins fort⁶.

On comprend que dans cette atmosphère si studieuse, les enfants Sklodowski se révèlent être tous d'excellents élèves. Mais peut-être est-ce aussi cette constante promiscuité qui provoquera, en 1876, le

premier grand drame au sein de la famille Sklodowski.

Au cours du mois de janvier de cette année-ci en effet, Zosia et Bronia tombent malades. Transmis par les poux, le typhus fait alors des ravages dans toute l'Europe. Zosia n'y résistera pas. Elle mourra le 31, au bout de quatre semaines où elle souffrira constamment de fièvre et de frissons. À quatorze ans. C'était elle la conteuse de la famille, celle qui régalaient ses frères et sœurs d'histoires, de saynètes, la plus douée d'entre eux, elle qui parlait couramment quatre langues, dont l'allemand et le français — avec l'accent niçois pour ce dernier, comme elle l'avait confié avec humour et un rien de contrariété à sa marraine. Et qui, inscrite dans une école de Nice, était parvenue très rapidement en tête de sa classe, alors que l'enseignement s'y déroulait entièrement en français.

Les enfants éplorés suivent son cercueil jusqu'au cimetière Powazki, à l'exception de Bronia encore très affaiblie, et sans leur mère trop éprouvée pour sortir : « [...] littéralement écrasée par la mort de Zosia : jamais elle n'accepta la mort de l'aînée de ses enfants⁷. » Mania s'est revêtue pour l'occasion du long manteau noir, beaucoup trop grand pour elle, de sa sœur disparue. Quant à Jozef, le plus proche de Zosia — ils n'ont qu'un an de différence —, il ne s'en remettra jamais vraiment. Cinquante ans après la mort de sa sœur aînée, il pourra écrire : « Aujourd'hui penser à elle me fait souffrir. Depuis l'année de sa mort, le 31 janvier est pour moi une date funeste⁸. »

Sur sa tombe on gravera un poème :

Pasteur, par JANINE TROTÉREAU
Picasso, par GILLES PLAZY
Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie française (Fondation Le Métais-Larivière).
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Marie Curie

Janine Trotereau

Cette édition électronique du livre
Marie Curie de *Janine Trotereau*
a été réalisée le 31 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070399086).

Code Sodis : N49855 - ISBN : 9782072449130.

Numéro d'édition : 167594.